

Direction Giorgio Strehler

DE L'EUROPE

THEATRE

9-14 décembre 1986 Odéon Théâtre National Tél: 43.25.70.32

D. JOÃO

MOLIERE



TEATRO NACIONAL D. MARIA II LISBOA

mise en scène Jean-Marie Villégier
décors et costumes Patrice Cauchetier

9 décembre - 14 décembre

D. JOÃO**ou o convidado de pedra****DOM JUAN**

de Molière

traduction portugaise António Coimbra Martins

mise en scène : Jean-Marie Villégier - assistant à la mise en scène : Carlos Pimenta - décors et costumes : Patrice Cauchetier - assisté de : Philippe Arlaud (décors) et Nathalie Prats (costumes) - lumières : Philippe Arlaud.

avec

*Gusmão**Esganarelo**D. João**D. Elvira**Carlota**Joaquim**Maturina**Expedido**Um pobre**D. Carlos**D. Alonso**Baptista**Ragotim**Sr. Domingos**D. Luís*

RUY DE MATOS
ANTÓNIO RAMA
CARLOS DANIEL
SAO JOSÉ LAPA
LÚCIA MARIA
MANUEL COELHO
HENRIQUETA MAYA
ANTÓNIO BANHA
LUÍS PINHÃO
IGOR SAMPAIO
JOÃO DE CARVALHO
PAULO D'ARAÚJO
NUNO FRANCO
MÁRIO PEREIRA
RUY DE CARVALHO

et

Patrick Arquier, Philippe Cordier, Pascal Demolon,
Antonio Fernandez, Gilles Ikreléf, Michel Munilla,
Gérard Nesme, Fabrice Olivier, Gérald Richard.

musique de François Couperin, Pompe funèbre, extrait de la Suite en La Majeur pour viole (1728). Jordi Savall, Ton Koopman, Ariane Maurette. Disque Astrée.

W. A. Mozart, ouverture de Don Giovanni, par le Nouvel Orchestre Philharmonique, dirigé par Otto Klemperer. Disque E.M.I.

directeur de scène

Alberto Vilar

chef constructeur

José Palma

machiniste

Domingos Silva

son

Leonel da Silva

chef électricien

Luis de Almeida

électricien

Mario de Andrade

chef de l'atelier de couture

Emilia Lima

habilleuse

Lourdes Aparicio

régisseur

Marcos Aparicio

souffleur

Salvador Santòs

coordination des répétitions

Ruy de Carvalho

directeur de production

Varela Silva

décors et costumes exécutés par les Services de Production du Teatro Nacional D. Maria II

spectacle réalisé en coproduction avec L'illustre Théâtre et l'Association Française d'Action Artistique.

**ACTE PREMIER**

Gusman, écuyer de Done Elvire, s'entretient avec Sganarelle, valet de Dom Juan. Il s'étonne que Dom Juan ait abandonné Done Elvire, qu'il avait épousée après l'avoir enlevée de son couvent. Sganarelle lui ôte ses illusions : il lui fait le portrait de son maître, libre penseur, "grand seigneur méchant homme" et "épouseur à toutes mains". Survient Dom Juan : il confie à Sganarelle qu'il est las de Done Elvire, il ne saurait s'attacher à aucune femme, il rêve de conquêtes sans cesse renouvelées. Pour l'instant, il songe à une nouvelle entreprise amoureuse : il s'agit d'enlever une belle, au cours d'une promenade en mer que lui offre son fiancé. Mais Done Elvire apparaît : elle reproche à Dom Juan sa trahison; celui-ci répond avec cynisme. Elvire le quitte en le menaçant de sa vengeance.

ACTE II

Pierrot et Charlotte, sa fiancée, s'entretiennent en patois au bord de la mer : Pierrot raconte comment il a sauvé du naufrage un grand seigneur magnifiquement vêtu qui, à peine sec, a fait les yeux doux à une jeune paysanne, Mathurine; puis il reproche à Charlotte d'être une amoureuse trop indifférente. A peine est-il sorti qu'arrive Dom Juan qui commence la conquête de Charlotte en lui promettant le mariage; la paysanne se laisse gagner. Pierrot, de retour, se fâche, mais se fait rosser par Dom Juan. Sganarelle, qui veut s'interposer, reçoit quelques horions qui ne lui étaient pas destinés. Et voici Mathurine : les deux paysannes, aux côtés de Dom Juan, se jettent l'une à l'autre les promesses de mariage qu'il leur a faites. Dom Juan tente de persuader chacune d'elles qu'elle est la seule aimée, puis s'esquive, tandis que Sganarelle s'efforce de détromper les pauvres filles. Mais on apprend à Dom Juan que des hommes armés sont à sa recherche.

ACTE III

Pour échapper à leurs poursuivants, Dom Juan et Sganarelle se sont déguisés. Ils marchent dans les bois, en devisant. La conversation roule sur la médecine, puis sur "le Ciel". Dom Juan ne croit qu'en "deux et deux font quatre, et quatre et quatre font huit". Sganarelle, scandalisé, tente de démontrer l'existence de Dieu avec des arguments empruntés à la théologie traditionnelle, mais l'apprenti raisonneur se casse le nez. Un pauvre indique aux deux hommes leur chemin : Dom Juan lui offre un louis s'il accepte de blasphémer. Comme

l'autre refuse obstinément, Dom Juan lui donne la pièce d'or "pour l'amour de l'humanité". On entend un cliquetis d'épées : Dom Juan secourt et sauve un gentilhomme attaqué par trois voleurs. C'est l'un des frères d'Elvire, Dom Carlos; il s'est égaré dans la forêt et a perdu de vue son frère Dom Alonso. Dom Carlos n'a jamais vu Dom Juan : feignant d'approuver le code d'honneur qui fait un devoir à Dom Carlos de laver son outrage, le séducteur se garde bien de révéler son identité. Quand apparaît Dom Alonso, qui le reconnaît aussitôt, Dom Juan tire l'épée; mais Dom Carlos persuade son frère de remettre à plus tard la vengeance contre un homme qui vient si généreusement de lui sauver la vie. Dom Juan promet à Dom Carlos d'être à ses ordres quand il voudra. Demeurés seuls, Dom Juan et Sganarelle aperçoivent entre les arbres le tombeau d'un Commandeur tué récemment par Dom Juan. Celui-ci, par bravade, invite le mort à dîner; d'un signe de tête, la statue du Commandeur accepte.

ACTE IV

Dom Juan, chez lui, attend son dîner, quand survient M. Dimanche, son créancier : Dom Juan accable le brave bourgeois de tant de compliments que celui-ci ne peut trouver un instant pour réclamer son dû, et il est expédié dehors avant d'avoir pu se ressaisir. Deuxième visite : Dom Louis, père de Dom Juan, reproche à son fils sa conduite, indigne d'un gentilhomme; Dom Juan ne lui répond qu'une froide impertinence. Troisième visite : Done Elvire, qui, touchée par la grâce, retourne à son couvent et supplie Dom Juan de songer à son salut. Dom Juan se sent repris pour elle d'un certain goût et ne la laisse pas partir sans regret. Il se met enfin à table. Dernière visite : la statue du Commandeur. Dom Juan, impassible, l'accueille, mais la statue se retire en l'invitant à dîner pour le lendemain.

ACTE V

Dom Juan annonce à son père sa conversion. Dom Louis, attendri, s'en réjouit. Sganarelle est tout heureux, mais Dom Juan le détrompe vite et lui expose les multiples avantages de l'hypocrisie et de la fausse dévotion. Dom Carlos vient demander satisfaction à Dom Juan, en le sommant de rester fidèle à Elvire, son épouse légitime; mais Dom Juan allègue sa conversion, déclare le mariage contraire à la sainte vie qu'il veut mener désormais. L'apparition d'un spectre ne peut vaincre l'obstination de l'incrédule : alors surgit la statue du Commandeur, qui entraîne Dom Juan dans les abîmes de l'Enfer. Sganarelle, resté seul, réclame à grands cris ses gages.

Le petit Molière n'est pas un enfant prodige. Molière adolescent n'est pas un cancre. C'est un bon élève qui a besoin de temps pour tourner mal, c'est-à-dire pour trouver sa voie. Quand se fonde L'illustre Théâtre, il a vingt-et-un ans. Mauvaises affaires, prison pour dettes, pérégrinations. A trente-deux ans, il écrit sa première pièce. Quatre ans plus tard, le Roi l'autorise à s'installer dans la capitale. Happé par le succès, acteur, directeur de troupe, auteur, il travaille dans l'urgence sans jamais trahir la fatigue ni l'effort. La pression ne se relâchera plus. L'homme qui écrit Dom Juan - et qui joue Sganarelle - vient de fêter son quarante-troisième anniversaire. Il lui reste huit ans à vivre.

Dom Juan est né sous la plume de Tirso de Molina, vers 1620. Passé en Italie, il a inspiré tel et tel auteur dramatique - Cicognini, Giliberto - mais aussi, mais surtout les anonymes de la commedia dell'arte. Deux acteurs-auteurs - Dorimond, Villiers - l'ont introduit sur la scène française. Quand vient Molière, la légende est déjà populaire, mais elle n'a pas atteint sa dimension mythique. Son Dom Juan (la pièce, le personnage) est un Dom Juan tout jeune, dont les siècles n'ont pas lassé l'énergie. Il faudra du temps, beaucoup de temps, pour que son regard se vide, pour que son fougueux appétit admette des nourritures célestes. La Grange, qui crée le rôle, n'a guère plus de vingt-cinq ans.

Molière n'est pas un docteur, il ne traite point des causes, il ne prétend pas creuser le sujet, le renouveler, l'atteindre dans son secret, lui arracher sa "vérité". Son Dom Juan n'est pas une étude sur le donjuanisme. Homme de théâtre, Molière nous raconte une histoire - que chacun connaît plus ou moins - un peu comme le Véronèse, avec son pinceau, nous raconte le repas chez Lévi ou les noces de Cana. Il se promène librement dans cette fable, qui remplit très bien son emploi de fable, c'est-à-dire de jardin où se promener. Au bout de la grande allée, un Commandeur de pierre marque le terme obligé de tout parcours. Inventant son chemin à chaque pas, chemin surprenant par ses raccourcis comme par ses écarts, Molière nous conduit à l'inévitable rendez-vous. Ce n'est pas lui qui nous refuserait le spectacle d'une statue mouvante et parlante. Mais, à la nuit tombée, quand nous voici arrivés et que le machiniste fait son miracle, nous constatons que la voix du promeneur, ses inflexions, ses silences, nous ont touchés plus que le conte. La statue ne valait peut-être pas le détour. Mais Paris vaut bien une messe, et le détour valait la statue.

Dom Juan est multiple, et, par sa multiplicité même, dénonce l'ensommeillement des identités tranquilles. Faut-il dire qu'il ne supporte le joug d'aucun devoir? Faut-il dire qu'il ressent le devoir de ne supporter aucun joug? Dom Juan voyage. Poursuivant? Poursuivi? De femme en femme, bien sûr, mais aussi de costume en costume, de discours en discours. Il entre de la paresse dans toute fidélité, tout serment déguise un mensonge, toute éloquence est dérisoire. Sauf peut-être celle qui se connaît pour ce qu'elle est - une ivresse - et qui jouit de se connaître ("air d'entrée" du premier acte). Aucune aventure, aucune phrase où ne puisse tomber le couperet d'un bienfaisant et coetera. Puis d'un silence. Vivant silence. Ce qui est triste, c'est de voir et d'entendre Elvire, Dom Louis, Carlos et Alonse, Charlotte et Mathurine, Pierrot et Monsieur Dimanche aller jusqu'au bout de leurs rôles, aussi prévisibles soient-ils, demander et redemander encore et toujours du faux-semblant.

Elvire : "Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort!" (I, 3).

Pierrot : "Promets-moy donc que tu tâcheras de m'aimer davantage". (II, 1).

Charlotte : "Mon Dieu, je ne sçay si vous dites vray ou non, mais vous faites que l'on vous croit". (II, 2).

Sganarelle : "Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde. Qu'est-ce donc que vous croyez?". (III, 1).

Dom Louis : "Quoy, mon fils, seroit-il possible que la bonté du Ciel eust exaucé mes vœux? Ce que vous me dites est-il bien vray? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir?". (V, 1).

"Je croy que deux & deux sont quatre, Sganarelle, & que quatre & quatre sont huit" (III, 1). "Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité" (III, 2). "Quoy qu'il en soit, laissons cela, c'est une bagatelle, & nous pouvons avoir esté trompez par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la veuë" (IV, 1). "Spectre, Fantosme, ou Diable, je veux voir ce que c'est" (V, 5).

Scepticisme, répugnance au surnaturel, explication rationnelle des miracles, possibilité de la vertu chez les athées. En quelques brèves répliques, lâchées dans le secret de la forêt ou rugies au cœur du danger, Dom Juan déclare qui il est : l'un de ces libertins des années 1630, curieux de toute expérience, avides de toute pensée (cf. René Pintard). Cet ultime rejeton de la Renaissance, brillant encore de tous ses feux, Molière le lance au grand galop sur le chemin du temps. Et le voici, au cinquième acte, toujours irrésistible, mais contemporain de son premier public : 1665. Ses manières, ses propos, ont pris un coup de vieux de trente ou quarante ans : il a "rencontré le Commandeur". L'heure est à l'hypocrisie : "intus ut libet, foris ut moris est" (pense comme tu veux, mais porte le masque de l'ordre moral). Dom Juan, athée, fait mine de se convertir.

Cette conversion rageuse, suicidaire, donne le signal de sa perte. Molière choisit ce moment pour présenter son héros au jugement des hommes et au tribunal du "Ciel". Le tonnerre gronde, la trappe s'ouvre. Qui est puni? Sans doute le faux dévot que Dom Juan est devenu pour enfin mériter notre haine. Peut-être aussi Molière lui-même qui s'est, in extremis, emparé du personnage pour lui faire tenir, au bord du gouffre et à la face du monde, un sermon vengeur et joyeux.

Libertin, Dom Juan l'est encore dans l'échec de sa relation à Sganarelle. Le libertinage érudit du dix-septième siècle s'accompagne du mépris pour les superstitions populaires, et pour "le populaire" lui-même. Ces lettrés, ces savants se refusent, de tout leur courage, à la tyrannie de l'opinion commune. Ironie du sort : dans sa fuite en avant, Dom Juan n'a d'autre compagnon que Sganarelle. C'est mieux que rien, et beaucoup plus encombrant. D'autant que l'esclave est amoureux du maître qu'il croit détester. De toutes ses forces, il lutte, sans bien savoir pourquoi : peut-être pour le ramener au droit chemin, peut-être pour partager ses pensées - au risque de se convertir lui-même dans le mauvais sens. Dom Juan est aussi l'histoire de cette rencontre impossible, de cet échange interrompu.

La première du spectacle que le Portugal présente au Théâtre de l'Europe a été donnée à Lisbonne le 15 février 1986. Avouons-le : les comédiens et toute l'équipe du Teatro Nacional D. Maria II, mes collaborateurs français et moi-même, ne sommes pas peu fiers d'avoir, ce soir-là, dans la traduction d'António Coimbra Martins, assuré la création du Dom Juan de Molière, intégral et non-censuré, sur la scène portugaise.

Jean-Marie Villégier

On n'avait jamais vu, au Portugal, le véritable Dom Juan de Molière. De ses autres comédies, d'ailleurs, en tout cas des principales, on n'avait eu que des approximations plus ou moins réussies, plus ou moins édulcorées. Sur les rives du Tage on restait prude, comme on l'avait été quelquefois en France : ce théâtre dégageait une odeur de soufre.

C'est seulement un siècle après L'Avare qu'une dizaine de ses pièces, tout d'un coup, furent soumises à la censure, mutilées, transformées, dans un portugais maladroit. Auparavant, bien que la Cour se fût considérablement francisée depuis le temps de Marie-Françoise d'Aumale, reine du Portugal de 1666 à 1683, la comédie française en général et Molière en particulier restaient exclus de notre théâtre en crise. Vers 1735, quelques beaux-esprits affectaient déjà de le connaître; en académie on discutait des mérites comparés du théâtre espagnol et du théâtre français. Mais en 1748 un législateur lusitanien du Parnasse (Cândido Lusitano) tranchait : les comédies de Molière étaient contraires à l'esprit de l'Evangile et corrompaient la jeunesse. Il ne fallait pas jouer avec le feu. Antonio José da Silva, le premier portugais à avoir imité Molière (sans jamais le nommer), avait été condamné par l'Inquisition au supplice de la garrotte et brûlé en 1739. Il judaïsait.

Despote éclairé, le marquis de Pombal changea tout ça et le théâtre aussi. Personnellement il aimait la comédie et Molière. Il s'assura le contrôle de la censure en instituant la Real Mesa Censoria en 1768. Dès la même année, en guerre ouverte contre la Compagnie de Jésus, il fit traduire, jouer et publier une version en prose du Tartuffe, intégrale celle-là, et même augmentée, où l'on déclarait que Molière n'avait pas tout dit, car les Français n'étaient pas très libres sous Louis XIV : Tartuffe était un jésuite.

Ce furent, cent ans après L'Avare, oui, les véritables et spécieux débuts de Molière au Portugal. Exception confirmant la règle, Le Bourgeois Gentilhomme eut une version intégrale, presque heureuse, qui s'intégra au répertoire. L'adaptation des autres comédies, réductrice, castratrice, était indigne. Trois, cependant, parurent encore contraires à la morale, et la Real Mesa Censoria les interdit : celles de Monsieur de Pourceaugnac, du Médecin malgré lui, et de... Dom Juan.

Cette dernière avait été, en France aussi, vouée à l'ostracisme, cédant la place au répertoire à L'Invité de pierre de Thomas Corneille. La version portugaise, soumise à la censure, avait été faite à partir du texte qu'en offre l'Édition Joly des Oeuvres de Molière. De ce texte, déjà fort coupé et atténué par rapport à celui de la première représentation, le traducteur retrancha encore tirades et scènes entières, adoucit les répliques les plus vives, et rendit le final édifiant. Son Dom Juan se repent, se réconcilie avec Elvire, les parents de l'un et de l'autre accourent, par des signes évidents le Ciel montre enfin qu'il pardonne.

Pas assez édifiante malgré tout, la pièce resta dans les tiroirs, en attendant de meilleurs jours. Lorsque Pombal fonda la Société de soutien aux théâtres du royaume (1771), elle fut proposée de nouveau aux juges, et de nouveau condamnée. Au fond, jugea-t-on, c'était un Molière portugais, attentif à la réalité portugaise, qu'il nous fallait. Manuel de Figueiredo, laborieux littérateur enthousiaste du ministre, entreprit de remplir la lacune. On lui doit, à part une traduction des Femmes Savantes, qui inaugura la carrière de l'alexandrin au Portugal, une longue série de comédies de caractère, auxquelles il manque seulement le moindre soupçon d'esprit. Figueiredo échoua. La "Société" aussi fit faillite, dès avant la chute du ministre.

Les versions indignes, réduites et châtrées? Descendues vers l'infra-littérature, elles faisaient rire des parterres plus pauvres, gémir les presses d'imprimeurs de mauvais papier en mince brochure. Ce qu'on appela chez nous le domaine du "théâtre à la ficelle". Quittant le purgatoire, notre Dom Juan édifiant les y rejoignit, ainsi qu'une incroyable réduction de Sganarelle ou le Cocu imaginaire, qui connut le sort plus

incroyable encore d'être la comédie (?) la plus éditée au Portugal, entre la mort de Pombal et l'avènement du théâtre bourgeois.

Un de nos grands romantiques - Castilho - fut sensible au génie de Molière, à la disgrâce des traductions, et entreprit de mettre ses chefs-d'œuvre en portugais légitime et en vers. La critique chauvine prétendit qu'il avait dépassé l'original. En fait il l'avait acclimaté, au Portugal et au Brésil, non sans affaiblir le sens, ni sans arrondir la phrase. En France venait d'être rétabli le texte authentique de Dom Juan. Castilho habilla à la manière portugaise et à la sienne L'Avare, Les Femmes savantes, Le Médecin malgré lui, Le Malade imaginaire... Il osa Tartuffe en remplaçant "l'exempt", qui vient chercher l'hypocrite, par le marquis de Pombal, ennemi des jésuites... Il n'osa pas Dom Juan.

Mozart oui, Molière non. Celui de Da Ponte/Mozart était arrivé tôt et n'eut à se plaindre d'aucune censure. La musique adoucit la pruderie. Maints critiques, dont plusieurs allemands, prétendirent même que le baryton portugais Francisco de Andrade était l'interprète du rôle le plus convaincant.

Des amateurs continuèrent de jouer Tartuffe sous Salazar. Par-ci, par-là, on essaya de libérer Molière de Castilho. Le Tartuffe des étudiants de Coimbra - une sorte de protestation - fut donné en traduction nouvelle. A Lisbonne, au Théâtre National, on monta la pièce sur la base du texte de Castilho, mais revu. Il subsistait quelque chose. Les critiques signalèrent que le parterre avait ri jaune. On était pudique, plus que jamais. On trouva que plaisanter des cocus était préjudiciable à l'ordre moral. La censure s'illustra en interdisant... George Dandin. Mémorable! C'est la seule pièce de Molière jouée chez nous avant Pombal... en des circonstances exceptionnelles, il est vrai, pour complaire à un ambassadeur du roi d'Angleterre qui n'aimait que la comédie française.

Enfin la Révolution, les œillets! Depuis la guerre, Dom Juan suscitait en France et à l'étranger un intérêt accru. Les monstres sacrés s'attribuaient le rôle, les mises-en-scène nouvelles exploraient les virtualités de la comédie, les essayistes s'interrogeaient sur le personnage. Chez nous le nouveau souffle permit l'épanouissement du théâtre dit indépendant, dont l'activité antérieure avait été une forme de résistance culturelle. Il s'était bien affaibli, lorsqu'en 1983 un Ministre français de la Culture se rendit pour la première fois en visite officielle à Lisbonne. On s'occupa de trente choses et de théâtre. On projeta de monter à Lisbonne, au Théâtre National, un Dom Juan qui le fût vraiment et intégralement, sous la direction d'un metteur-en-scène et de techniciens français. On appela Jean-Marie Villégier.

La première eut lieu six mois après l'adhésion du Portugal à la CEE; le spectacle remporta un vif succès et fit carrière. Donc, pour que le théâtre de Molière, et encore en piteux état, fût joué chez nous, il fallut attendre presque un siècle après sa mort. Il en fallut plus de trois pour que son Dom Juan y fût donné en version fidèle à l'original. Dans les deux cas, l'innovation ne fut possible qu'à la suite d'une révolution : celle du despotisme éclairé, celle qui, rétablissant et approfondissant la démocratie, intégra le Portugal à l'Europe. En choisissant ce spectacle, assuré par la troupe du Théâtre National de Lisbonne, le Théâtre de l'Europe fait plus que consacrer le fruit d'une coopération culturelle. Il rappelle doublement, vues les trajectoires française et portugaise du chef-d'œuvre de Molière, la longue lutte européenne pour la liberté d'expression et de création, tout en proclamant implicitement la valeur suprême qu'est la Liberté, fondement de toutes les valeurs, par opposition à laquelle on étouffa si longtemps ça et là le discours inquiet, lucide et subversif de l'épouseur du genre humain.

Antonio Coimbra Martins

DE L' THEATRE EUROPE

Direction Giorgio Strehler

1986/87

ODEON THEATRE NATIONAL

1, PLACE PAUL CLAUDEL - 75006 PARIS - TEL. 3267032

31 OCTOBRE/8 FÉVRIER

exceptionnellement au T.M.P. CHATELET

THÉÂTRE DE L'EUROPE
THÉÂTRE MUSICAL
DE PARIS TOP N° 1

L'OPÉRA DE QUAT'SOUS

BRECHT/WEILL

MISE EN SCÈNE GIORGIO STREHLER
DIRECTION MUSICALE PETER FISCHER
DÉCORS EZIO FRIGERIO
COSTUMES FRANCA SQUARCIAPINO

SPECTACLE EN LANGUE FRANÇAISE

9 DÉCEMBRE/14 DÉCEMBRE

TEATRO NACIONAL
D. MARIA II DE LISBONNE
L'ILLUSTRE THÉÂTRE
ASSOCIATION FRANÇAISE
D'ACTION ARTISTIQUE

D. JOÃO

(DOM JUAN)

MOLIÈRE

MISE EN SCÈNE JEAN-MARIE VILLÉGIÉ
DÉCORS ET COSTUMES PATRICE CAUCHETIER

SPECTACLE EN LANGUE PORTUGAISE

6 JANVIER/18 JANVIER

PICCOLO TEATRO
DE MILAN

LA GRANDE MAGIA

DE FILIPPO

(LA GRANDE MAGIE)

MISE EN SCÈNE GIORGIO STREHLER
DÉCORS EZIO FRIGERIO
COSTUMES LUISA SPINATELLI

SPECTACLE EN LANGUE ITALIENNE

4 FÉVRIER/15 FÉVRIER

THÉÂTRE DE LA TAGANKA
DE MOSCOU

ВИШНЕВЫЙ САД

TCHEKHOV

(LA CERISAIE)

MISE EN SCÈNE ANATOLI EFROS
DÉCORS VALERI LEVENTAL

НА ДНЕ

GORKI

(LES BAS-FONDS)

MISE EN SCÈNE ANATOLI EFROS
DÉCORS YOURI VASILIEV

У ВОЙНЫ НЕ ЖЕНСКОЕ ЛИЦО

ALEXIEVITCH

(LA GUERRE N'A PAS UN VISAGE DE FEMME)

MISE EN SCÈNE ANATOLI EFROS,
BORIS GLAGOLINE
DÉCORS D. KRIMOV

SPECTACLES EN LANGUE RUSSE

PETIT ODEON

14 OCTOBRE/
15 NOVEMBRE

18 h 30

Création

ALBERT COHEN

ÉZÉCHIEL (théâtre)

LE LIVRE DE MA MÈRE ET AUTRES TEXTES

Hommage à l'auteur

MISE EN SCÈNE MICHEL DURAILLE

25 NOVEMBRE/
27 DÉCEMBRE

18 h 30

Création

REGARDE, REGARDE DE TOUS TES YEUX

DANIÈLE SALLENAVE

MISE EN SCÈNE BRIGITTE JAQUES

6 JANVIER/
31 JANVIER

18 h 30

Création

LE MAÎTRE NAGEUR

JACQUES-PIERRE AMETTE

MISE EN SCÈNE JEAN-LOUIS JACOPIN

3 FÉVRIER/
28 FÉVRIER

18 h 30

Création

PAYSAGES HUMAINS

NAZIM HIKMET

MISE EN SCÈNE MEHMET ULUSOY